



Extrait du micropolitiques des groupes

<http://micropolitiques.collectifs.net/Parler>

Parler

- entrées -

Date de mise en ligne : mercredi 7 novembre 2007

micropolitiques des groupes

« Soyez plus précis, s'il vous plaît. Je vois, vous devez absolument mieux communiquer. » Paroles. Paroles inlassables des communicateurs modernes. Chaque fois, ils nous font le coup, qu'importe la situation, - une grève, une dispute dans un couple, Tchernobyl... -, c'est un problème de communication. Villepin l'a dit : « je me suis fait mal... comprendre ». À quoi toutes celles qui sont descendues dans la rue rétorquent : « Non, non, on t'a très bien compris, on voit ce que tu veux quand tu utilises ces mots-là. » La proposition se voit renversée : la question n'est plus de juger le langage du point de vue de celui qui entend mais bien de celui qui parle. Nietzsche ne dit pas autre chose : « Un mot ne veut dire quelque chose que dans la mesure où celui qui le dit veut quelque chose en le disant. [1] » Il nous propose une règle : « Traiter la parole comme une activité réelle, se mettre au point de vue de celui qui parle. [2] » Et une question : « qui ? » Qui parle ? « [...] une chose étant considérée, quelles sont les forces qui s'en emparent, quelle est la volonté qui la possède ? Qui s'exprime, se manifeste, et même se cache en elle ? [3] »

Faisons nôtre la proposition nietzschéenne : le langage comme rapport de forces. Il s'agit donc moins de cerner, comme font certains linguistes, ce qui caractérise une langue ou un échange verbal (émetteur-récepteur) que de s'ouvrir aux agencements d'une parole, au mouvement dans lequel elle s'insinue et au contexte dans lequel elle surgit. Ensuite, visitons le rapport entre les mots et les actes. Contrairement à l'énoncé « ce ne sont que des mots », nous prenons le pli d'imaginer les mots comme des « mots d'ordre » : ils agissent et transforment la réalité.

Le « nous parlons »

Première idée : le langage n'est jamais seul, il n'est ni neutre, ni détaché de lui-même, mais il fait partie d'un ensemble de variations continues. On peut à ce titre concevoir la langue sans point fixe. Ni départ ni fin. En ce sens, elle se construit d'un dire allant à un autre dire. C'est un ouï-dire : « Je nais dans la langue », « Je parle à partir de toutes les autres paroles qui m'ont précédée. »

Avant d'être une affaire de communication entre un émetteur et un récepteur, la langue est prise dans des agencements d'énonciations collectives. Ceux-ci sont de différents types : sociaux, culturels, économiques, sémantiques, phonétiques... Et ils vont, par leur infinie variabilité, déterminer et distribuer des rapports finalement plus personnels à la langue. En somme, la langue que nous parlons n'est pas une langue directe, elle est toutes les langues que nous empruntons indirectement à notre univers singulier : « Il y a beaucoup de passions dans une passion et toutes sortes de voix dans une voix, toute une rumeur, une glossolalie [4] : c'est pourquoi tout discours est indirect. [5] » Pour le dire autrement, « celui qui parle reçoit d'abord la parole d'autrui (en commençant par la voix de sa mère) avec toutes ses intonations, ses affirmations émotionnelles. Ma propre expressivité trouve chaque mot déjà habité par l'expressivité de l'autre. [...] Parler revient à se frayer un chemin dans le mot même, qui est une multiplicité pleine des voix, des intonations, des désirs des autres. [6] »

Nous sommes donc pris dans des circuits de paroles qui peu ou prou agissent en nous et, en même temps, nous parlons en produisant à notre tour de nouveaux actes langagiers dans nos familles, dans nos relations, dans notre environnement... C'est le premier aspect de cette question. Le second aspect concerne le circuit de cette parole. Il ne s'inscrit pas dans le désert, dans un néant que nous n'avons plus qu'à remplir, mais dans une multiplicité de rapports de forces qui construisent la langue.

Avançons comme seconde idée que le langage, avant d'être un marqueur syntaxique, est d'abord un marqueur de pouvoir. Qu'apprend-t-on en majeure partie à l'école ? À former des phrases correctes. Nul n'est censé ignorer la grammaticalité dominante, sinon il relève d'institutions particulières aménagées pour ses soins. Les enfants dyslexiques, les déviants, les inadaptés ont droit à des cours particuliers, spécialement prévus pour leur sous-système grammatical où, à force de répétitions, on adaptera, au pire on traduira, leur langage dans Le langage : « Les mots ne sont pas des outils mais on donne aux enfants du langage, des plumes et des cahiers, comme on donne des pelles et des pioches aux ouvriers. [7] »

L'histoire de l'école et la construction de la langue française illustrent ce mouvement de façonnage d'un type de langage sur un autre. Il nous faut relire le père de la sociologie française, Émile Durkheim, dans son article « L'Éducation morale », publié en 1902 : « Je me demande si les rapports entre maîtres et élèves ne sont pas, à bien des égards, comparables aux précédents (colonisateurs-colonisés, civilisation « supérieure »-civilisation « inférieure »). Entre eux, en effet, il y a le même écart qu'entre deux populations de cultures inégales. [8] »

Nous sommes en quelque sorte dans un double mouvement. D'un côté, en externe, il s'agit de civiliser les « peuples primitifs » et, de l'autre, en interne, de civiliser les classes laborieuses. Le processus de « colonisation interne » s'inscrit dans le grand chamboulement de la période des Lumières et dans l'enjeu de la construction des États-nations avec ses différentes implications : nouvelle gestion du territoire, formation de corps (militaires, fonctionnaires...) Le langage n'est pas épargné par cette redistribution du pouvoir, qui naît à la suite de la Révolution française.

« Le conflit entre le français de l'intelligentsia révolutionnaire et les idiomes ou patois est un conflit pour le pouvoir symbolique, qui a pour enjeux la formation et la ré-formation des structures mentales. Bref, il ne s'agit pas seulement de communiquer mais de faire reconnaître un nouveau discours d'autorité, avec son nouveau vocabulaire, ses termes d'adresse et de référence, ses métaphores, ses euphémismes et la représentation du monde social qu'ils véhiculent et qui, parce qu'ils sont liés aux intérêts nouveaux de groupes nouveaux, sont indicibles dans des parlers locaux, façonnés par des usages liés aux intérêts spécifiques des groupes paysans, par exemple. [9] »

Le langage n'est donc pas vierge de rapports de forces spécifiques qui traversent aussi bien des tissus géographiques, des logiques de classes, des codes familiaux ou amoureux [10]...

Ces deux aspects, à savoir « les voix qui peuplent ma voix » et « la langue comme rapport de forces », résonnent également dans les collectivités. Le groupe, comme système langagier, se construit, d'une part, de tous ces mots empruntés à la langue d'origine, ce qui, comme nous le verrons plus loin, n'est pas sans effet sur leur culture singulière. D'autre part, tout groupe se trouve pris dans des rapports de forces qui ont pour enjeu de déterminer sa langue majeure. Celle-ci imposera un style et une posture langagière, c'est-à-dire toute une phonétique et toute une syntaxe singulière qui se mettront à circuler dans le groupe, « une manière spécifique de parler ». Des mots seront sélectionnés dans l'univers culturel du collectif et ils fabriqueront autant de ritournelles, de codes... Et une manière d'appréhender et de formuler les problèmes et les propositions se cristallisera peu à peu.

Mais la question est peut-être moins, à ce niveau, de savoir identifier la composition de cette langue dominante que d'inventer les manières dont le groupe va s'y prendre pour la dérégler. Faire balbutier en quelque sorte ces formations de pouvoir, les normes majoritaires syntaxiques, phonétiques... bref les régimes linguistiques de pouvoir qui imposent une hégémonie dans le point de vue du « parler correct » du groupe. La question se situe donc du côté des capacités d'un groupe à faire fuir sa propre langue majeure et à inventer de nouveaux mots capables de l'entraîner dans un devenir bâtard, étranger en somme à sa propre culture langagière.

La magie des mots

Ouvrons une nouvelle proposition : contrairement à l'énoncé qui tend à affirmer que « des mots, ce ne sont que des mots », « des mots, c'est du vent », où les mots seraient sans prise ni implication sur la réalité, on préférera s'intéresser ici à tous ces mots qui, sans en avoir l'air, ordonnent la vie. Partir, en somme, d'un autre énoncé : « Le langage n'est pas la vie, (mais) il donne des ordres à la vie ; la vie ne parle pas, elle écoute et attend. [11] »

Le terme « performatif » désigne ce rapport entre les mots et les actes. Il qualifie tout énoncé qui, dans le présent où il est formulé, produit comme effet pour le futur l'effectuation, la concrétude de ce qu'il énonce, de ce qu'il nomme. Le cas le plus visible et le plus limite de l'énoncé performatif est l'acte juridique. Un juge peut déclarer « je vous condamne » et cette parole aura pour effet que la sentence sera immédiatement exécutoire. Il va sans dire que l'énoncé « je vous condamne » « marche » par le fait que celui qui le prononce détient une autorité symbolique et que, autour de lui, un ensemble d'institutions garantissent le pouvoir de cet énoncé : les flics, les prisons, les huissiers... A contrario, un soldat peut toujours dire à son capitaine : « Monsieur, allez laver les latrines », il y a peu de chances dans une situation habituelle que sa parole ait d'autre effet que de l'amener à être considéré comme un dément ou comme quelqu'un qui pose un acte d'insubordination.

Prenons un autre exemple. Différentes associations cohabitent dans une même maison. Vu le développement de chacune d'entre elles, l'endroit commun devient exigü. Il faut faire de la place, quelqu'un doit partir. Lors d'une réunion tendue sur ce sujet, une personne relativement habilitée ou reconnue, membre du principal et du plus ancien groupe occupant le lieu, énonce ceci : « Avec telle assoc', nous, nous n'avons plus aucun contact ; par contre, avec telle autre, nouvelle, nous partageons un certain nombre de choses intéressantes qui sont appelées à s'étoffer. » Il se fait que concrètement, jusque-là, il n'en est rien. Mais cet énoncé aura pour l'effet de nouer des contacts plus directs entre les deux associations censées avoir « des choses à partager » alors que ce qu'il restait de liens avec l'autre va définitivement s'estomper. Ce qui aura pour deuxième effet que l'association récemment installée dans les lieux se sentira légitimée dans sa volonté de rester et que l'autre ne tardera pas à chercher ailleurs. Mais ce mot d'ordre ou cet énoncé performatif - « nous partageons un certain nombre de choses » - ne fonctionne que par son caractère daté, circonstanciel, lié à un moment précis de la vie de l'association, et par la personnalité ou le statut de celui qui le prononce. Autrement dit, les mots performatifs trouvent leur force dans leur relation avec un corps [12].

Corps et paroles

« Si le corps concerne nos forces les plus immédiates comme les plus lointaines par leur origine, tout ce que dit le corps - son bien-être et ses malaises - nous renseigne le mieux sur notre destinée. [...] Nietzsche l'éprouve longuement et le surveille passionnément : plus il écoute le corps, plus il se méfie de la personne que le corps supporte. [13] »

Situation : un collectif dont certains des membres se sentent étouffés. Ils ne comprennent plus ce qui se passe, ce qu'ils font et où va le projet. Et ils ont beau essayer de se relancer, le corps ne répond plus. Après des mois de végétation, ils se mettent à parler de ce qui leur arrive. Une expression va se dégager de leurs discussions : « Nous sommes en crise ». Le terme « crise » n'indique rien en soi. Mais, pour le collectif, il nomme, d'une part, ce que peut être l'état corporel de ses membres et, d'autre part, il fonctionne comme mot d'ordre : « comprenons cette crise ». La parole « crise », dans ce cas, s'agence à cette situation et relaie peu ou prou l'agissement muet du corps. Muet n'est

pas le terme exact ; disons plutôt que les expressions, les mots s'insèrent dans le corps comme celui-ci émet des signes qui travaillent le langage, le fait « parler » : « La maladie se développe dans mon corps, je ne le sais pas, mais petit à petit, j'ai des crampes d'estomac, des difficultés de digestion. Voilà autant de signes qui me font dire que... »

Un énoncé, une parole intervient en quelque sorte aussi bien comme un acte de langage qui ordonne au corps que comme un acte de langage, une prise de parole, qui vient du corps. Cette articulation va produire entre la parole et le corps des effets de conjuration d'une situation : « Je sens une grande fatigue en moi, il est temps que je m'arrête de courir. » Ou alors il va produire des effets qui sont plutôt de l'ordre de l'anticipation d'une situation ; il en va ainsi d'un énoncé tel que celui de la première Internationale, - « Prolétaires de tous les pays, unissez vous ! » - lancé avant que soient données les conditions même de l'existence d'un prolétariat comme corps organisé.

Cet acte de langage dans le corps et par le corps peut aussi avoir des conséquences d'une autre nature. Ainsi, il peut tendre à détacher l'un de l'autre le corps et la parole : « Tout va bien, et tout va bien se passer, c'est juste une question de temps et de volonté » alors qu'en « dedans », ça n'arrête pas de craquer, de se fissurer. Au contraire, l'articulation corps-parole peut pousser les deux termes, les deux pôles, à se réunir, à converger, tel le premier « je t'aime » dans l'effusion de deux corps qui s'entrelacent. Enfin l'articulation peut produire un brouillage de perception comme dans le cas de l'énoncé : « Nous fonctionnons en autogestion », alors que le corps est en réalité stratifié et hiérarchisé.

Bizarre articulation en effet que ce dernier rapport entre un énoncé affirmé avec force et conviction à tout qui veut l'entendre - « Nous fonctionnons en autogestion » -, alors que le corps est pris dans des régimes de segmentation et de stratification. Pourtant l'énoncé fonctionne, il « (per)forme » les pensées, les convictions, les personnes que le corps supporte par le fait qu'il s'insère dans des pratiques, des gestes, des -réunions collectives qui semblent confirmer ces mots. Le caractère quasi magique des mots performatifs « marche » donc en rapport à certains agencements.

Et ce mot d'ordre - « vivre en autogestion » - fonctionne d'autant mieux comme réalité si, dans les têtes de celles qui sont dans le projet ou qui le rejoignent, il résonne déjà comme mot d'ordre, comme a priori sur ce qu'elles sont censées venir découvrir. Il résonne doublement en somme : avec toutes les histoires et les voix passées et avec les paroles de tous ceux qui sont impliqués dans le projet et qui vont confirmer ce mot d'ordre... Mais jusqu'à quand ? On imagine la séquence : lorsque le mot « autogestion » perdra de sa magie, quand l'effet « mot d'ordre », pour telle ou telle raison, se détraquera, quand la personne regardera différemment le projet et découvrira toutes ses stratifications, alors elle se retournera contre ceux qui l'ont « envoûté » et elle les traitera de salauds, de manipulateurs, de voleurs d'idées... Ce faisant, elle oubliera que ce mot d'ordre d'« autogestion », elle le portait elle aussi et le propageait. Se sentant désabusée, trahie, elle ira chercher ailleurs la possibilité de sa réalisation ou elle s'enfermera dans la rancœur ou le cynisme : « Quoi ? L'autogestion ? Laisse tomber, j'ai déjà donné ! »

On rejoint ainsi par un autre biais le problème de tout à l'heure : comment dérégler et devenir étrangers aux langues majeures qui habitent nos territoires, nos groupes et nos têtes ? Pour les mots d'ordre comme pour le langage majeur, la question n'est pas tant d'y échapper, - on est dedans - mais « de transformer les compositions d'ordre en composantes de passage. [14] »

D'un côté, il s'agit donc de jouer avec les différents mots d'ordre qui prescrivent notre réalité, de s'en détacher quelque peu. Questionner ce qu'ils ouvrent comme ce qu'ils referment. Le « nous partageons quelque chose » de l'exemple ci-dessus a pu créer des passerelles entre des pratiques qui n'en n'avaient pas auparavant mais, en même temps, la suite de l'énoncé disqualifiait une autre pratique, celle avec qui « nous n'avons rien à partager ». Suivons donc cet énoncé pour ce qu'il apporte, mais pesons en même temps sa pertinence et sachons rire de l'ordre que produit ensuite la découpe binaire qu'il opère entre « amis » et « ennemis ».

D'un autre côté, il s'agit de développer une relative prudence face à ces ordres que nous donnons à la vie. De quelle manière va-t-on parler d'une chose ? Quels seront les effets pratiques de tel mot sur notre corps et sur notre devenir ? Nommer par exemple un processus par des mots du type « nous avons commis une faute grave » ou « ce que nous avons vécu n'est qu'une illusion » va sans doute avoir pour effet de produire de la culpabilité, ou une forme de déprime. User du mot « erreur » à la place du mot « faute » et de l'expression « nous avons vécu une expérience ambivalente » au lieu de « ce n'était qu'une illusion » produira éventuellement un autre rapport à ce qui se vit et à ce qui se réalisera dans le futur.

Préférons donc les mots qui s'agencent au corps et composent avec lui de telle façon que cela génère des passages vers de nouvelles manières de parler et de danser plutôt que d'ordonner à la vie de se taire, de se déprécier ou de mourir.

>> Pour prolonger sur les effets des mots, voir [Théories \(effets des\)](#) et [Fantômes](#), et pour ceux de leur prise en compte, lire [Silence](#) et [Subsides](#).

[1] G. Deleuze, « Nietzsche et la philosophie », éd. PUF, Paris, p. 84

[2] idem, p.84

[3] idem, p.87

[4] « ...production d'un vocabulaire inventé, constitué par des néologismes et une syntaxe déformée... », in « Petit Larousse illustré », Paris, 1990

[5] G. Deleuze et F. Guattari, « Mille Plateaux, Capitalisme et Schizophrénie », éd. de Minuit, Paris, p.97.

[6] M. Lazzarato, « Les Révolutions capitalistes », éd. « Les empêcheurs de penser en rond », Paris, 2005, p159

[7] Idem, « Mille plateaux », p.96

[8] Voir à ce sujet Francis Imbert : « La Question de l'Ethique dans le Champ éducatif », éd. Matrice, Paris, 1987, et Anne Querrien : « L'Enseignement », éd. « Recherches », n°23, juin 1976, Paris.

[9] P. Bourdieu « Ce que parler veut dire », éd. Fayard, Paris, 1982, p.31

[10] Du moins c'est une vision de la langue. Pour la linguistique classique, par exemple celle de Noam Chomsky, il n'en est rien. Pour lui, la théorie linguistique a affaire à un locuteur idéal, inséré dans une communauté linguistique homogène, connaissant sa langue parfaitement. En fait, il s'agit d'extraire un certain nombre de composantes de la langue qui rendent possible une étude scientifique. Par la même, il faut exclure du langage tout ce qui viendrait polluer le modèle (social, politique, stylistique,...). Contrairement à une langue qui se penserait comme un système de variations complexes, la linguistique de Chomsky vise à refermer la langue sur ses constantes et sur une homogénéité. La langue en somme devient dans ce modèle un arbre que l'on peut décomposer et hiérarchiser. Il n'est pas étonnant qu'avec ce modèle théorique, Chomsky se désole de faire une science qui ne correspond pas à son idéal libertaire.

[11] Idem, « Mille plateaux », p.96

[12] Un corps est ici une forme quelconque constituée d'une multitude de rapports : une molécule, un individu, un groupe, une société...

[13] P. Klossowski, « Nietzsche et le cercle vicieux », éd. « Mercure de France », Paris, 1969, p. 50-51

[14] Idem, « Mille Plateaux », p.139